

# MONTRÉAL

## LES GRANDS MONTRÉALAIS



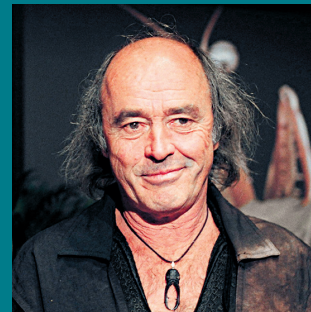
La passion de **Michal et Renata Hornstein** pour les grands maîtres

Page C 2



La « grande famille » de **Lino Saputo** aux 10 500 employés

Page C 4



L'amoureux des insectes **Georges Brassard** récompensé

Page C 6

CAHIER THÉMATIQUE C > LE DEVOIR, LE JEUDI 22 NOVEMBRE 2012



CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN

La Constellation est une murale bleue percée de 122 points lumineux. Chacune de ces étoiles représente un Grand Montréalais.

AU PALAIS DES CONGRÈS

## Une Constellation pour de grands Montréalais

La Chambre de commerce dévoile une murale interactive

Pour célébrer ses 190 ans d'existence, la Chambre de commerce du Montréal métropolitain offre une belle *Constellation de Grands Montréalais*. «C'est le cadeau que nous offrons aux Montréalais!», lance avec satisfaction Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre.

CLAUDE LAFLEUR

La *Constellation des Grands Montréalais* sera une grande murale interactive installée dans le hall ouest du Palais des congrès, du côté du parc Riopelle. «Nous voulons contribuer à faire de ce secteur de la ville un endroit à visiter», déclare Michel Leblanc. Nous espérons ainsi faire découvrir qui sont ceux et celles qui ont récemment joué de grands rôles dans notre ville.»

La *Constellation* est une murale bleue percée de 122 points lumineux. Chacune de ces étoiles représente un Grand Montréalais. Petite innovation technologique amusante: en pointant l'une ou l'autre de ces étoiles à l'aide d'un téléphone intelligent, on accèdera à une minipage Web qui indiquera qui est cette personne et quelles ont été ses réalisations.

«Nous espérons que les touristes, les écoliers et les Montréalais en général viendront découvrir ceux et celles qui ont contribué à faire de Montréal la ville vivante qu'elle est aujourd'hui», indique M. Leblanc.

Un exemple parfait...

C'est la façon originale qu'a trouvée la Chambre de commerce du Montréal métropolitain pour souligner ses 190 ans d'existence. «Il n'y a pas beaucoup d'organismes à Montréal qui ont



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La Chambre de commerce du Montréal métropolitain, présidée par Michel Leblanc, parraine depuis 1984 la tradition des Grands Montréalais inaugurée en 1978.

une longévité aussi grande que la nôtre», souligne fièrement Michel Leblanc.

«Nous sommes la voix du milieu des affaires», poursuit-il. Nous cherchons à créer l'environnement d'affaires le plus propice à la création d'entreprises et à leur croissance. Notre rôle, c'est d'identifier ce qui va bien et ce qui pourrait être amélioré et de travailler en ce sens. Avec nos activités de réseautage, nous visons également à faire en sorte que les gens d'affaires se rencontrent et tissent des partenariats, en plus d'aider les PME à se positionner sur la scène internationale.»

«On est une organisation qui, à travers le temps, tente de développer une vision pour le développement de Montréal et de la région», poursuit-il. A cette fin, la Chambre parraine depuis 1984 la tradition des Grands Montréalais inaugurée en 1978. «C'est l'exemple parfait d'une initiative qui provient du secteur privé et qui a ensuite été reprise par la Ville de Montréal, avant d'être fina-

lement parrainée par la Chambre de commerce», déclare Michel Leblanc.

Vers une académie

À l'origine, explique-t-il, le Reine-Elizabeth désirait souligner ses 20 ans d'existence en désignant vingt Grands Montréalais. «Ce sont par la suite ces 20 premiers Grands Montréalais qui ont identifié les suivants», indique-t-il. On a ainsi créé le concept de l'Académie des Grands Montréalais dont les membres sont les seuls juges. C'est un principe qui est extrêmement porteur, puisqu'il n'y a aucune influence extérieure qui s'exerce, précise M. Leblanc. Ce sont les Grands Montréalais qui se reconnaissent entre eux par leur contribution et leur impact.»

«En outre, dit-il, nous tenons, dans la mesure du possible, à honorer ces gens de leur vivant. C'est très important pour nous, car les Grands Montréalais devraient être célébrés pendant qu'ils peuvent encore jouir de cet honneur. On tente donc toujours de s'assurer qu'on ne rate

personne et qu'on les célèbre...»

L'idée des Grands Montréalais vise non seulement à honorer ceux et celles qui ont contribué au dynamisme de Montréal, mais également à inspirer les jeunes, de les stimuler à s'engager dans la société, à pousser leur rêve et à faire de grandes choses. D'où l'idée de la *Constellation*, qui, espère M. Leblanc, sera l'un des points d'intérêt pour les Montréalais de tous âges.

Économie, culture, science et social

Depuis l'an 2000, la tradition a été instituée de nommer chaque année quatre Grands Montréalais représentant respectivement les secteurs de l'économie, de la culture, de la science et du social.

Parmi les Grands Montréalais honorés ces dernières années figurent des célébrités comme Yvon Deschamps, le Dr Julien et Frédéric Back, ainsi que des personnalités moins bien connues (sur le coup) telles

qu'Aldo Bensadoun. En ce sens, cette activité contribue à faire connaître de beaux participants à l'épanouissement de Montréal.

«On ne peut sûrement pas s'attribuer le mérite et le succès de M. Aldo Bensadoun, nuance le président de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, mais on peut penser que, puisque l'Académie a considéré qu'il fallait reconnaître cette contribution phénoménale, les proches de M. Bensadoun se sont aussi dit qu'il était temps d'honorer ce formidable homme discret.»

De même, Michel Leblanc se dit enchanté qu'on souligne chaque année la contribution d'un scientifique. «Montréal est une ville universitaire, une ville d'innovateurs et de créateurs, dit-il, et on a des ressources scientifiques phénoménales. Toutefois, le public ne les connaît pas toujours[...] C'est pourquoi nous sommes ravis chaque année d'identifier des gens qui ont une contribution scientifique parfois en lien avec le public, mais sans qu'on s'en aperçoive vraiment.»

Cette année, le scientifique honoré est nul autre que Georges Brassard. «Il s'agit de l'entomologiste dont l'incredible collection d'insectes est à la base de l'Insectarium, rappelle M. Leblanc. C'est donc quelqu'un qui rejoint le public par sa contribution, mais que les gens ne connaissent peut-être pas tant que ça.»

«Notre objectif avec la Constellation, poursuit-il, c'est justement de rendre ces personnalités encore plus visibles. C'est une initiative de la Chambre, puisque c'est nous qui soutenons financièrement le projet, mais que nous réalisons en partenariat avec la Ville de Montréal et le Palais des congrès. Venez voir ça... à partir du 22 novembre!»

Collaborateur  
Le Devoir

## GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR CULTUREL

## Et la passion était pour l'œuvre des grands maîtres

« Il n'y a pas de destin, il n'y a que des destinations »

Le couple se sait en fin de vie. Atteinte de la maladie de Parkinson, Renata continue pourtant à rire comme une enfant sous le regard bienveillant et amusé de Michal. Ces deux-là se sont rencontrés il y a plus de 60 ans et ne se sont plus quittés. Dans leur *penthouse* avec vue sur l'oratoire Saint-Joseph et l'Université de Montréal, leur complicité ne fait aucun doute. Et leurs yeux brillent à l'idée d'évoquer leur passion commune: l'art en général et leur collection de grands maîtres hollandais et flamands en particulier.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Elles sont toutes là. Leurs œuvres, pas question de les mettre dans un coffre-fort à la banque. Renata Hornstein sait qu'elle n'en a plus pour très longtemps à vivre et elle ne supporte pas l'idée de dépasser sans pouvoir porter un dernier regard sur ses toiles. Cette collection de peintures et de dessins, c'est ce qui unit le couple depuis le jour où ils se sont rencontrés. Ils vivaient alors à Rome et Renata avait décidé de reprendre des études en histoire de l'art. Elle fréquentait beaucoup les musées, notamment la villa Borghèse. De son côté, Michal travaillait dans la finance. L'argent commençait à couler à flots pour eux... Elle l'a convaincu d'amorcer cette collection. « Elle avait une passion pour les maîtres anciens hollandais et italiens, se souvient celui qui a célébré ses 92 ans le 17 septembre dernier. Elle m'a convaincu d'acheter une

première peinture, puis deux, trois, quatre... et la collection n'a cessé de croître. » Jusqu'à atteindre 120 toiles environ. Très vite. Lorsqu'ils arrivent à Montréal, en 1951, elles sont déjà presque toutes là.

## De Lodz et de Cracovie

La vie ne les avait pourtant pas épargnés dans la décennie précédente. Nés dans les années 1920 en Pologne, Michal à Cracovie, Renata à Lodz, ils sont de très jeunes adultes lorsque les Allemands envahissent leur pays. Michal monte à bord d'un train pour Auschwitz. « Nous étions 63 dans mon wagon, raconte-t-il avec une grande précision. Quelques Juifs comme moi, mais en grande majorité des militaires russes. Dès que la porte a été fermée, leur chef nous a annoncé que nous allions fuir avant d'arriver au camp, en fait, dès que nous serions en terre tchécoslovaque. Quelques heures plus tard, il a donné le signal et nous avons ouvert les portes. Il a fallu

sauter, puis courir, courir, courir... Les nazis étaient sur le toit du train et ont commencé à tirer, poursuit-il avec émotion. Ils ne m'ont pas atteint. Mais, sur les 63 au départ, nous n'avons été que cinq à nous en sortir vivants. »

Michal poursuit alors sa route d'abord à Bratislava, puis à Rome, où il rencontre Renata. Dès le départ, ils savent qu'ils veulent quitter l'Europe. « Il n'y avait plus rien de bon pour nous là-bas, explique-t-il. Nous en avions assez. Nous cherchions un endroit où les Juifs ne seraient pas persécutés et où le communisme ne régnerait pas. Nous pensions aller aux États-Unis et nous attendions nos papiers. Et puis, j'ai fait la rencontre de l'ambassadeur du Canada en Italie. Je me suis dit: il n'y a pas de destin, il n'y a que des destinations. Très vite, nos visas ont été prêts, et c'est comme ça que nous avons atterri à Montréal le 10 juillet 1951. »

Ce jour-là, Renata était enceinte. Le couple a aujourd'hui deux enfants, un fils devenu professeur de linguistique et de philosophie à l'Université du Maryland et une fille installée, quant à elle, à Chicago. Deux enfants dont ils sont très fiers et à qui ils ont transmis leur passion: chacun d'eux a constitué sa propre collection. À Montréal, Michal se lance dans les affaires. Le milieu de la finance ne veut pas de lui. Qu'à cela ne tienne, il fait fortune dans le monde de la



MBAM

Le pavillon Michal et Renata Hornstein du Musée des beaux-arts de Montréal, sur la rue Sherbrooke

construction et fonde sa société immobilière Federal Construction Ltd. En 1957, toute la famille obtient la nationalité canadienne et, dès 1970, Michal s'engage au sein du Musée des beaux-arts de Montréal. En 1979, il en devient le vice-président du conseil d'administration et, en 1982, le président du comité d'art européen avant 1900, chargé notamment des acquisitions.

## Un pavillon et des dons

Petit à petit, le couple en devient également l'un des

grands mécènes, au point qu'un des pavillons porte leur nom depuis 2000. Il n'hésite pas à faire des dons pour permettre notamment aux élèves des écoles défavorisées de venir au musée. Durant les dernières décennies, une cinquantaine d'œuvres de leur collection ont déjà été léguées au MBAM... jusqu'à ce jour de mai 2012 où M. et M<sup>me</sup> Hornstein annonceront officiellement qu'ils allaient lui faire don de toute leur collection. Quarante-vingts œuvres représentant

au moins soixante-quinze millions de dollars!

Nathalie Bondil, directrice du Musée des beaux-arts de Montréal, ne tarit pas d'éloges pour ce couple. « Ce sont des personnalités hors du commun, une intelligence... Renata est impressionnante. Elle a écrit toute sa vie, sous forme d'alexandrins, l'histoire de sa famille, qui est tragique, puisque ce sont des survivants de la Shoah. Malgré la maladie, malgré sa faiblesse, elle est toujours absolument impeccable. Ils ont un courage inouï. Ce sont des gens qui sont à la fois tellement intransigeants envers eux-mêmes et tellement généreux envers les autres. C'est ce mélange-là qui est intéressant. »

Au crépuscule de leur vie, Renata et Michal n'ont pas voulu laisser à leur famille la tâche de gérer leur héritage. « Nous en avons parlé à nos enfants et toute la famille était d'accord pour que nous fassions ce don au Québec, racontent-ils. Après tout, nos enfants ont grandi ici, c'est Montréal qui les a façonnés. Les Montréalais sont des gens sophistiqués, éduqués, intéressés par l'art. Nous sommes certains qu'ils sauront apprécier ce cadeau à sa juste valeur. »

Collaboratrice Le Devoir

## DONATION HORNSTEIN

## Et il y aura un nouveau pavillon au musée

« Cette donation, c'est une sorte de remerciement, une réciprocité »

Le couple Hornstein a fait la deuxième donation en importance d'œuvres d'art dans l'histoire du Canada. Devant eux demeurent la collection Thomson et ses presque deux mille œuvres et artefacts légués il y a quelques années à l'Art Gallery of Ontario de Toronto. Il n'en reste pas moins que, en offrant toute leur collection au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), soit leurs 80 toiles d'une valeur d'au moins 75 millions de dollars, Michal et Renata Hornstein deviennent des bienfaiteurs incontestés de la ville.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Ils étaient nombreux à se disputer le trésor. Des musées, mais également des collectionneurs privés intéressés par l'une ou l'autre toile de la collection Hornstein. Mais la décision est venue au printemps et elle fait le bonheur du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) et, en premier lieu, de sa directrice, Nathalie Bondil: « Au fil du temps, Michal et Renata ont tissé une complicité exemplaire avec nos équipes, qui ont eu l'occasion de les côtoyer régulièrement. Leur cœur les attache à Montréal, leur ville d'adoption tant aimée. En donnant leur collection, ils offrent aux générations futures un témoignage de leur engagement envers une métropole inscrite dans leur ADN. Quand Michal a annoncé la nouvelle de leur don au conseil d'administration, plusieurs membres pleuraient d'émotion, car cette collection raconte l'histoire de

leur vie: c'est une part d'eux-mêmes que nos donateurs déposent ailleurs. Céder à un organisme culturel une partie de ce qu'on a de plus cher reste un acte fort qui peut paraître rationnel, mais qui est en fait très émotif. Ce don mérite le plus grand respect. Le MBAM est extrêmement heureux de recevoir cette collection, convoitée au-delà des frontières, et de la conserver pour le Québec. »

## Sans hésitation

Pour Michal, il n'y a eu aucune hésitation. Une collection, c'est effectivement l'histoire de toute une vie, c'est aussi une histoire d'amour. Pas question de disséminer les œuvres. Pas question de la vendre, le couple ne manquant pas d'argent. « Alors, quitte à la donner, autant l'offrir à une institution culturelle à laquelle je suis très attaché et depuis de nombreuses années, concède-t-il. A une institution culturelle qui touche tellement peu d'argent pour faire de nouvelles acquisitions. Le fédéral alloue chaque année neuf millions de dollars au Musée des beaux-arts de Montréal à Ottawa, seulement pour acheter de nouvelles œuvres... et seulement 100 000 \$ au MBAM! Je vis à Montréal depuis 60 ans, cette ville m'a tant donné. J'aime les Montréalais, j'aime les Québécois, ils sont tellement sympathiques! Cette donation, c'est une sorte de remerciement, une réciprocité. »

C'est certain que le Musée des beaux-arts n'aurait jamais pu se permettre d'acheter ne serait-ce qu'une seule des œuvres de cette collection. « En tant que musée, nous allons consolider notre position, affirme Nathalie Bondil. Concernant les maîtres anciens, nous nous placerons maintenant juste derrière le Musée des beaux-arts

du Canada. Avec le nouveau pavillon, nous allons être capables de tracer une ligne depuis le Moyen Âge jusqu'aux impressionnistes. Je suis certaine que ça va être une joie pour nos visiteurs. Il faut comprendre que ce sont des œuvres extrêmement difficiles à acquérir et qui sont très en demande. Cette donation renforce notre statut d'un point de vue international, notamment pour la grande période hollandaise et flamande. »

## D'Hollande et de Flandres

La force de cette collection qui couvre plusieurs siècles, depuis la Renaissance jusqu'à l'avènement de l'art moderne, repose sur un ensemble remarquable, tout en mettant l'accent sur les peintures hollandaise et flamande de l'âge d'or, à savoir le XVII<sup>e</sup> siècle. Quelques-uns des plus grands noms de cette période y sont réunis, depuis les petits panneaux et autres toiles intimistes jusqu'aux compositions monumentales pouvant dépasser les deux mètres de hauteur. La collection se distingue non seulement par l'éventail des artistes et des courants représentés, mais aussi par la qualité des œuvres et leur excellent état de conservation. Parmi elles, un chef-d'œuvre de Jan Steen, *Le retour de l'enfant prodigue*, ainsi que le rare et splendide portrait de Jan Lievens intitulé *Vieux savant dans son cabinet*. Deux toiles extraordinaires de profondeur, qui ont fait l'objet de nombreuses propositions d'achat. « Mais nous voulons que nos œuvres continuent à être vues, explique tout simplement Michal Hornstein. Et la collection permanente du Musée des beaux-arts est gratuite en tout temps. »

Philanthrope, le couple l'est certainement

dans le domaine de l'art, mais également en santé. Pratiquement tous les grands établissements hospitaliers de Montréal ont, à un moment ou un autre, bénéficié de l'argent de M. Hornstein. De l'argent gagné via sa société. À Montréal, il a construit plusieurs luxueuses tours à condos, notamment celle dans laquelle le couple vit depuis 28 ans. Un *penthouse* de plusieurs milliers de pieds carrés au 17<sup>e</sup> et dernier étage, dans lequel les œuvres de la collection s'insèrent merveilleusement. Un appartement dans lequel de nombreux hommes politiques sont passés à l'occasion de cocktails et de dîners. Bernard Landry, Lucien Bouchard, Jean Chrétien, Clément Richard... et plus récemment Raymond Bachand, alors ministre des Finances du Québec. Impressionné par la collection, il accepte la seule contrepartie énoncée par Michal et Renata Hornstein en échange de leur donation: que le gouvernement du Québec finance la construction d'un nouveau pavillon dans lequel les œuvres prendront place. « Nous aimons nos toiles plus que tout, explique Michal. Nous ne les donnons pas pour que le musée les stocke dans ses caves. Nous désirons qu'elles soient vues. »

Le nouveau pavillon sera construit d'ici 2017. Mais Michal et Renata souhaitent, quant à eux, que tout cela aille plus vite et que l'inauguration ait lieu au plus tard à la fin de l'année 2013. « Nous sommes tous les deux en bout de course, assume Michal. Mais, avant de mourir, nous voudrions tellement voir notre collection sur les murs du musée. »

Collaboratrice Le Devoir



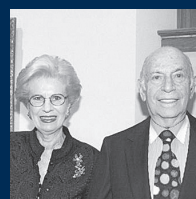
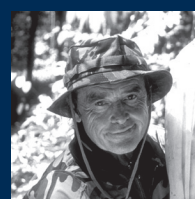
## FÉLICITATIONS AUX GRANDS MONTRÉALAIS 2012!

La Chambre de commerce du Montréal métropolitain est fière d'accueillir Emanuele (Lino) Saputo, Michal et Renata Hornstein, Georges Brossard et Pierre Legault au sein de l'Académie et de la Constellation des Grands Montréalais.

Nous invitons tous les Montréalais à joindre leur voix à celle du milieu des affaires pour remercier ces cinq leaders exemplaires qui, par leur passion, leur créativité et leur travail soutenu, ont fait de Montréal une métropole rayonnante.

WWW.CREATEURSDAFFAIRES.CA

## RÉCEPTION HOMMAGE AUX GRANDS MONTRÉALAIS

Emanuele (Lino) SAPUTO  
Secteur économiqueMichal et Renata HORNSTEIN  
Secteur culturelGeorges BROSSARD  
Secteur scientifiquePierre LEGAULT  
Secteur social

## GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR SOCIAL

## Dans la ville de toutes les cultures

« Beaucoup de gens cherchent à repenser le modèle économique dominant »

Nommé Grand Montréalais dans le secteur social, Pierre Legault, fondateur et directeur général de Renaissance, a une vision toute personnelle de ce qui fait de la métropole québécoise une ville agréable et stimulante. Entrevue montréalaise, donc.

PIERRE VALLÉE

Natif de Montréal — il est né dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve et a grandi à Montréal-Nord, Pierre Legault habite toujours Montréal. « Ce que j'aime en particulier de Montréal, c'est que c'est une ville qui a une âme. Et cette âme, c'est beaucoup sa dimension artistique et culturelle. On n'a qu'à penser aux nombreux festivals et événements culturels qui parsèment l'année pour s'en convaincre. Montréal est une ville en vie et on y trouve beaucoup de gens qui créent et qui inventent. »

Mais son enracinement et son attachement à Montréal ne sont pas chez lui synonymes de repli sur soi. « J'ai beaucoup voyagé dans ma vie et j'ai commencé à le faire jeune homme. J'ai visité l'Europe, l'Asie, la Chine, l'Australie, l'Afrique, autant dire que je me suis passablement baladé dans plusieurs coins de la planète aux cultures fort différentes. Et ce que j'apprécie de Montréal, c'est que j'y retrouve cette même diversité culturelle. Montréal est une ville où les multiples cultures se rencontrent et vivent en harmonie. C'est une ville d'une grande ouverture au monde. Et comme, personnellement, j'aime la différence, Montréal est une ville où il est possible d'avoir des échanges très riches avec différentes cultures. Montréal n'est pas seulement la métropole du Québec, c'est aussi à mes yeux une sorte de métropole de la planète. »

Il apprécie tout particulièrement un certain modernisme propre à Montréal. « Je pense que les Montréalais ont intuitivement compris que le XXI<sup>e</sup> siècle sera différent du XX<sup>e</sup> siècle. On trouve beaucoup de gens à Montréal qui cherchent à repenser le modèle économique dominant. Il se fait présentement énormément d'expérimentation en ce sens. Je pense à des initiatives comme Équiterre ou Communauto ou au récent engouement des Montréalais pour l'agriculture urbaine. Le modèle dominant change et Montréal est aux premières loges de ce changement. C'est aussi ce qui en fait sa beauté et son charme. »

Trop d'exclusion encore

Mais son amour de Montréal ne vient pas pour autant brouiller sa lucidité. « Il y a encore trop de gens à Montréal qui sont exclus du système, j'en suis malheureusement trop souvent témoin. Le modèle économique dominant est conçu pour éjecter les personnes du système. C'est comme un merry-go-round qui tourne toujours de plus en plus vite. Seuls les plus forts auront la possibilité de s'agripper, les plus faibles seront éjectés. »

Il déplore aussi que Montréal n'échappe pas assez à cette course folle qu'est la vie moderne. « La société va de plus en plus vite, les gens ont de moins en moins de temps à leur disposition, pris qu'ils sont par le tourbillon. Et ce manque de temps se traduit aussi par un



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le fondateur et directeur général de Renaissance, Pierre Legault, apprécie un certain modernisme propre à Montréal, représentée entre autres par des initiatives comme Équiterre ou Communauto ou le récent engouement des Montréalais pour l'agriculture urbaine.

manque de temps pour s'occuper davantage des exclus. »

Souhaits pour Montréal

Il aimerait bien que Montréal tourne davantage le dos à toute cette frénésie induite par le modèle économique dominant et se fasse plus inclusif. « Il nous faut plus de programmes aidants. Prenons le cas des personnes handicapées. Plusieurs d'entre elles peuvent travailler et ce sont de bons employés. Pourtant, elles ont de la difficulté à se trouver du travail. Au fond, elles n'attendent qu'une chance pour contribuer à la société et faire leur place au soleil. »

Idem pour les personnes im-

migrantes. « Il faut mieux intégrer les immigrants, il faut en faire davantage qu'on n'en fait présentement. Il faut privilégier le principe d'accompagnement et mettre en place des mécanismes afin de mettre à contribution les personnes présentement exclues. »

Selon lui, ne pas le faire relève du non-sens. « Ce sont des ressources incroyables dont on se prive. C'est d'autant plus absurde qu'on manque de main-d'œuvre et que le vieillissement de la population ne viendra qu'aggraver la situation. À trop chercher le travailleur mythique et parfait, on ne regarde pas ailleurs et on rate ce que d'autres ont à donner. Trop de personnes

en suspens, trop de personnes exclues de la société, incapables de contribuer à l'économie, mine la compétitivité d'une ville. Il ne faudrait pas que ça devienne le cas de Montréal. Nous avons la responsabilité collective de permettre à tous ceux qui le veulent et le peuvent de contribuer à leur manière à l'épanouissement de Montréal. »

Il souhaite donc que les citoyens et citoyennes de Montréal fassent leurs principes d'une économie plus juste et plus équitable. « Il faut humaniser l'économie. Il faut s'éloigner du modèle de l'humain au service de l'économie et le renverser. L'économie se doit plutôt d'être

au service de l'humain. Je sens que les Montréalais ont déjà commencé à prendre ce virage et je souhaite que cela s'accroisse. »

Mais par où commencer? « Que peut-on faire? S'il y a une dimension sur laquelle nous pouvons agir, c'est celle de l'emploi. Il faut faire en sorte que le plus grand nombre de nos citoyens aient la possibilité de s'intégrer au marché du travail. Car c'est par le travail qu'on s'intègre à la société, qu'on prend confiance en soi et qu'en suite on peut mieux contribuer à sa société et à son avancement. »

Collaborateur  
Le Devoir

RENAISSANCE

## Pour l'insertion sociale

Objectif social et profit peuvent aller de pair

La contribution à la société montréalaise de l'organisme sans but lucratif Renaissance, fondée en 1994 par Pierre Legault, n'est certes pas étrangère à la nomination de ce dernier comme Grand Montréalais dans le secteur social. Survol de cet organisme dont le succès ne s'est jamais démenti.

PIERRE VALLÉE

« L'idée d'un projet comme Renaissance a vu le jour lorsque je travaillais à Moisson Montréal, raconte Pierre Legault. Moisson Montréal fait œuvre utile, car la distribution de nourriture aux personnes et familles dans le besoin est nécessaire, malheureusement encore aujourd'hui. Mais je croyais que ce n'était pas suffisant. Mon travail avec Moisson Montréal m'avait fait comprendre que plusieurs utilisateurs de ces banques alimentaires étaient des personnes souvent exclues du marché du travail. Soit qu'elles n'avaient jamais réussi à y pénétrer, soit qu'elles avaient perdu un emploi et n'arrivaient pas à en retrouver un autre. Je me suis dit qu'il fallait les aider à entrer ou à retourner sur le marché du travail. »

Une philosophie d'organisme

Le conseil d'administration de Moisson Montréal aimait cette idée, mais elle ne cadrait pas avec la mission de l'organisme. Moisson Montréal a plutôt choisi d'offrir à Pierre Legault de lui payer un salaire le temps qu'il monte lui-même un nouvel organisme capable de répondre à ce besoin. Ainsi est né Renaissance.

« La mission première de Renaissance était, et est toujours, l'insertion sur le marché du travail, qui est, à mon avis, le premier pas vers une véritable insertion sociale. Avant de mettre sur pied Renaissance, j'ai regardé ce qui se faisait ailleurs. Il y avait le modèle français, qui prônait la création de postes temporaires permettant aux participants d'acquérir des habiletés et de reprendre confiance en soi. Le placement permanent se faisait donc à l'extérieur de l'organisme. J'aimais bien ce modèle parce qu'il permettait d'aider davantage de personnes. »

Pierre Legault pousse encore plus loin sa réflexion. « Je me suis demandé pourquoi le social et l'économie ne se mélangent jamais. Pourquoi ne pourrait-on pas atteindre nos objectifs sociaux tout en dégagant une marge de profit avec nos activités? À l'époque, pour certains, c'était là une hérésie. J'ai trouvé ma réponse du côté des États-Unis, où un organisme, la fédération Goodwill, avait adopté cette démarche et cette façon différente de faire des affaires. D'où l'idée d'ouvrir une boutique de vêtements usagés dont la marge de profit servirait à soutenir l'insertion sociale. Au fond, Renaissance, c'est la combinaison de ces deux approches. »

Un réseau

La première boutique, appelée Fripe-Prix, a vu le jour en 1995 et a pignon sur rue boulevard Saint-Laurent, dans l'édifice où loge le siège social

de cette entreprise d'économie sociale. Le réseau compte maintenant 11 magasins. « On a placé nos magasins dans des quartiers où il existe suffisamment de clientèle pour nos produits. On a appris à faire du commerce sur le tas et l'on s'est servi des mêmes principes que ceux que l'on retrouve partout dans le commerce du détail. Il faut s'assurer de la qualité du produit, que le prix demeure accessible et que la variété est au rendez-vous. »

Mais il faut aussi alimenter les boutiques. « Au départ, on se servait de boîtes de collecte, mais ensuite on a choisi d'ouvrir des centres de dons que l'on a placés, évidemment, dans des quartiers plus à l'aise. » Le réseau en compte maintenant 17, dont trois comprennent aussi une librairie d'occasion.

Une autre importante étape du développement de Renaissance a été la signature d'une entente avec Emploi-Québec. « Nous sommes reconnus par Emploi-Québec comme organisme d'insertion sur le marché du travail et les salaires de nos participants à notre programme d'insertion sont défrayés par Emploi-Québec. »

En presque vingt ans, cette entreprise sans but lucratif s'est passablement développée. Le chiffre d'affaires annuel de Renaissance avoisine 17 millions de dollars. L'entreprise compte 250 employés permanents. S'ajoutent à cela 125 postes temporaires en insertion. « Comme ces postes temporaires sont de six mois, c'est donc 250 personnes qui passent chaque année par notre programme d'insertion. » Depuis sa fondation, Renaissance a accueilli 3300 participants à son programme d'insertion, dont 80%, soit environ 2650 personnes, ont trouvé un emploi ou sont retournées aux études. Renaissance peut compter aussi sur l'appui d'une centaine de bénévoles.

Pour la suite des choses

Si l'ouverture de nouvelles boutiques est prévue, c'est surtout la consolidation du réseau de centres de dons qui demeure pour l'instant la priorité. Déjà, plus de 400000 personnes ont fait des dons à Renaissance. « On a beaucoup de soutien de nos donateurs parce que la mission de Renaissance les rejoint. D'une part, ils peuvent recycler leurs biens, ce qui rejoint leurs préoccupations environnementales, mais ils savent aussi que leurs dons servent à dépanner des personnes dans le besoin tout en contribuant à amener des gens exclus sur le marché du travail. »

Il y aura donc ouverture de nouveaux centres de don, mais Pierre Legault demeure muet sur leur emplacement possible de manière à ne pas favoriser ses concurrents. Car concurrents il y a, et ce sont trop souvent des entreprises privées. « On trouve de plus en plus sur le marché des entreprises privées qui signent des ententes avec des organismes sociaux afin que ces derniers ramassent des dons en échange d'un certain soutien à leur cause. Mais le donateurs ne sait pas que son don sert aussi à enrichir une entreprise privée. C'est parfaitement légal, mais c'est à mon avis un détournement de biens qui devraient aller à des organismes sans but lucratif. »

Collaborateur  
Le Devoirespace  
pour la  
vie montréal

Espace pour la vie salu la contribution exceptionnelle de **Georges Brossard**, fondateur de l'**Insectarium** de Montréal



Photo Michel Tremblay

**Georges Brossard** a partagé avec générosité son savoir et surtout sa passion pour protéger les mal aimés de la planète, qui pourtant sont essentiels à sa survie!



Depuis son ouverture en 1990, l'**Insectarium** de Montréal a éveillé la curiosité de millions de visiteurs.

espacepourlavie.ca

## GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR ÉCONOMIQUE

## Il avait 17 ans, et il lançait sa première entreprise

« J'avais 15 ans quand j'ai quitté mon pays natal pour venir rejoindre mon père »

Quelques années après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, en 1950, le père de Lino Saputo, Giuseppe, qui est un maître fromager plutôt à l'aise, choisit de venir vivre au Canada, en compagnie de son fils aîné Frank, pour améliorer le sort des siens. Deux ans plus tard, le reste de sa famille le suivra. Voilà que prend forme à cette époque la belle histoire d'une incomparable réussite en affaires, dont tout le Québec a aujourd'hui raison d'être fier. Et le fils de Giuseppe est aujourd'hui reconnu comme un grand Montréalais.

RÉGINALD HARVEY

La famille Saputo, qui est composée de quatre garçons et de quatre filles, est originaire de Montelepre, un petit village situé à proximité de Palerme, en Sicile. Le Grand Montréalais se souvient : « Toute la famille a vu le jour à cet endroit, à l'exception de mes deux frères les plus jeunes, qui sont nés ici à Montréal. À la fin de la guerre, il y avait beaucoup de misère en Italie et mon père a décidé d'émigrer pour procurer un meilleur avenir à ses enfants, même s'il n'avait pas vraiment besoin de le faire, puisqu'il vivait dans des conditions supérieures aux autres habitants de son coin de patelin. »

Il raconte la suite des événements : « Il s'est sacrifié et a quitté son pays pour partir à la découverte du Canada, sur lequel il avait pris des informations ; c'était une terre prospère où les gens de bonne volonté pouvaient bien réussir. » Deux ans après son arrivée, Lino franchit à son tour l'Atlantique et gagne l'Amérique, accompagné des autres membres de la famille, dont sa mère Maria : « J'avais 15 ans quand j'ai quitté mon pays natal pour venir rejoindre mon père à Montréal. » Le choc est plutôt brutal : « C'était la fin du monde et j'ai pleuré pendant six mois tous les soirs. Nous sommes débarqués ici au mois de décembre et, naturellement, comme je venais de la Sicile, je n'avais jamais vu de neige de ma vie, sauf dans les montagnes. J'avais laissé là-bas mes amis, mes copines et mes copains à un âge où on est très fragile. »

## Une nouvelle vie commence

Pour se tirer de son marasme, M. Saputo déniche fort heureusement et rapidement un emploi : « J'ai commencé à travailler tout de suite en arrivant dans une charcuterie italienne, où j'ai eu de la chance : pendant trois jours par semaine, j'étais chargé de la fabrication de produits et, durant les deux autres, je servais d'aide-vendeur à mon patron, ce qui m'a ouvert les yeux et fait voir que mon père pouvait exercer ici son métier de fromager, lui qui possédait une fromagerie en Italie. »

Il soumet l'idée au paternel, qui naturellement y est opposé : « J'ai fait les premiers pas en cachette et j'ai ramassé l'argent ou les fonds suffisants pour mettre sur pied une petite fromagerie ; on a ouvert ce commerce très modestement avec la somme de 500 \$, qui a servi à acheter l'équipement nécessaire pour que mon père puisse fabriquer du fromage à la main et qui a été utilisée pour se procurer une bicyclette assurant la livraison. »



Le président et chef de la direction de l'entreprise Saputo, Lino A. Saputo, Jr., en compagnie de son père, Lino Saputo, qui continue d'assurer la présidence du conseil d'administration.

Il n'en demeure pas moins que les Saputo, comme bon nombre d'immigrants, traversent des années difficiles au cours des premières phases de leur existence en sol canadien ; chacun apporte sa contribution pour procurer à la famille les biens nécessaires à une vie décente. Lino Saputo assure toutefois que, même avant de s'aventurer en affaires, la famille ne connaît pas la misère profonde : « On n'a jamais été vraiment pauvres. À notre arrivée, on n'était pas riches, mais on était tout de même à l'aise. »

Dès le début des activités de l'entreprise en 1954, il en devient en quelque sorte le directeur général malgré son jeune âge : « Je m'occupais de tout pour mon père. Lorsque j'ai accédé à la présidence plus tard, j'avais déjà les acquis nécessaires parce que, dès le jour 1, à 17 ans, j'étais comme le grand responsable de l'entreprise ; ma jeunesse, je l'ai passée au travail et, si j'avais à recommencer, je ferais exactement la même chose. »

Quelques années plus tard, en 1960, il fait la connaissance de Mirella, qui, trois ans plus tard, deviendra son épouse : « Nous sommes mariés depuis 49 ans et nous allons célébrer en septembre prochain nos noces d'or. Je suis un

homme très heureux et très comblé, parce que je pense que j'ai choisi la bonne personne pour être la compagne de ma vie ; d'ailleurs, je dois dire qu'une grande partie de mon succès vient de la tranquillité d'esprit que mon épouse m'a donnée. Lorsqu'on a lancé l'entreprise, mon but, c'était de bien réussir, d'autant plus que mon père ne voulait pas ouvrir une fromagerie et que, de mon côté, j'y croyais fermement ; à partir de l'âge de 17 ans, j'ai eu à travailler 20 heures par jour durant presque six ou sept jours par semaine. »

## Le succès et les assises familiales

À force d'acharnement, il finit par vaincre la résistance paternelle : « Il a reconnu que j'avais raison. Le bon Dieu m'a aidé et nous avons connu du succès. Donc, quand je me suis marié et que nous avons eu des enfants, mon épouse m'a apporté la quiétude nécessaire, parce qu'elle était une femme et une mère idéale autant pour fournir du soutien à son mari que pour élever les enfants. De sorte que j'ai réellement été en mesure de m'épanouir en travaillant, pendant qu'elle s'occupait plus étroitement de la famille. » Aujourd'hui, la présence de neuf petits-enfants est venue enrichir le noyau familial composé de

trois enfants, deux garçons et une fille : Joey (1964), Lino fils (1966) et Nadia (1968).

Les enfants Saputo s'intègrent tôt aux activités professionnelles du père : « Ils ont commencé à travailler dans l'entreprise après l'école ; ils nettoyaient les planchers et les bassins, ils emballaient du fromage et s'occupaient des livraisons. Ils ont fait leur devoir et mon deuxième garçon, Lino fils, m'a succédé comme président et chef de la direction de Saputo en 2004 ; je suis un homme comblé, parce qu'il accomplit un travail fantastique dont je suis très fier. »

Aujourd'hui, Lino Saputo occupe les fonctions de président du conseil d'administration de l'entreprise. Quels sont ses centres d'intérêt ? Le semi-retraité apporte cet éclairage : « Bien sûr, je préside le CA et j'agis à l'occasion comme conseiller pour mon fils ; s'il a besoin de conseils, je suis toujours à son entière disposition et mes services ne coûtent pas cher pour lui. Je m'occupe aussi de mes petits-enfants et je dispose de plus de temps pour le faire que lorsque j'étais jeune. »

Collaborateur  
Le Devoir

SAPUTO INC.

## Une « grande famille » aux 10 500 employés et 47 usines

« Il est primordial dans une entreprise de donner un sentiment d'appartenance »

Saputo inc. fait ses premiers pas dans les années 1950 ; le petit commerce artisanal de fromagerie entreprend une longue marche qui le transformera, près de 60 ans plus tard, en une entreprise de taille géante et de positionnement international. L'exercice financier terminé le 31 mars 2012 montre des revenus de 6,93 milliards de dollars, en hausse de 4 % par rapport à 2011, et un bénéfice net ajusté de 505,8 millions de dollars, en croissance de 34,1 millions de dollars.

RÉGINALD HARVEY

Lino Saputo, cofondateur de l'entreprise avec son père, Giuseppe, situe le contexte dans lequel celle-ci a vu le jour : « En Italie, le Giuseppe en question possédait une fromagerie avec des employés qu'il dirigeait. Comme bon nombre d'immigrés, en se retrouvant dans son nouveau pays, il a accepté d'effectuer d'autres travaux à condition qu'ils soient en lien avec des activités honnêtes ; il est allé travailler dans la construction, une chose qu'il n'avait jamais faite de sa vie ; dans un endroit qui lui était étranger, il avait peur de s'aventurer à exercer son propre métier. »

Le jeune Lino prend les choses en mains : « Quand je me suis présenté ici deux ans plus tard, j'ai vu les possibilités que mon père aurait pu avoir et je me suis arrangé en cachette pour qu'il commence à l'exercer en achetant la nécessaire pour y arriver et en louant un local. Je connaissais ses valeurs, ce qu'il était capable de faire, et je savais qu'il

pouvait réussir. Effectivement, c'est ce qui s'est passé. »

## De l'artisanat à l'industriel

Devenu président du conseil d'administration (CA) et semi-retraité, il parle volontiers aujourd'hui d'une belle et longue histoire : « Nous formons une très très grande famille avec 10 500 employés et 47 usines situées à travers le monde. » Il cerne les points tournants qui ont propulsé Saputo vers les sommets atteints : « Ça se situe dans les années 1970. On a commencé nos activités ici à Montréal, puis elles se sont quelque peu étendues dans l'est du Québec avec la distribution de fromages. » Par la suite, Saputo carresse d'autres ambitions et se tourne vers le reste du Canada : « On a débuté avec des usines dans le Québec et, progressivement, on est allés ouvrir une fromagerie à Toronto et on s'est rendu en acheter d'autres dans l'ouest du pays. » Durant ces années-là, l'entreprise développe son propre réseau national de distribution pour répondre à une expansion fulgurante : elle s'est hissée au premier rang des producteurs de mozzarella au

Canada, principalement dans le secteur de la restauration.

À la fin des années 1970, le temps est venu de convoiter et de courtiser davantage le marché des États-Unis : « On exportait déjà de ce côté-là, mais, dans les années 1980, c'était devenu un peu plus difficile parce que le prix du lait était devenu plus élevé au Québec, ce qui ne nous rendait pas concurrentiels ; il y avait des restrictions dans les quotas et c'était devenu compliqué de traverser du fromage du côté américain. Donc, on a commencé à acheter des fromageries là-bas ; je suis donc allé me procurer une petite entreprise dans le Vermont et une autre dans le Maryland, afin de desservir notre clientèle américaine. »

## Virage majeur et un leader en action

Saputo continue jusqu'aux années 1990 à voguer de succès en succès en brassant des affaires. À la fin de cette décennie, l'entreprise conclut plusieurs acquisitions stratégiques dans le but de diversifier sa production et d'accentuer sa répartition géographique ; elle élargit encore ses marchés. En 1997, Lino Saputo décrit ce qui s'est passé et ce qui a modifié profondément l'existence de l'entreprise : « Ce fut le véritable point tournant lorsqu'on a complété notre premier appel public à l'épargne, lorsqu'on est allé en Bourse. On s'est également lancé dans l'achat d'une grosse entreprise américaine qui s'appela Stella Cheese, ce qui nous a mis



Lino Saputo se dit fier d'avoir maintenu le même esprit familial depuis les débuts de la compagnie.

sur la carte nord-américaine ; nous étions déjà présents sur ce marché et nous connaissions les règles du jeu, de sorte que nous n'avons pas craint de nous aventurer plus loin sur ce terrain et de faire l'acquisition d'une entreprise deux fois plus grosse que la nôtre. » Saputo triple sa taille à ce moment-là et se positionne comme l'un des principaux producteurs de fromage naturel chez le voisin américain.

Tout va donc pour le mieux pour ce bâtisseur, qui a succédé en 1969 à son père comme président du conseil d'administration et de la société. Se souvient-il d'avoir eu des décisions particulièrement complexes à prendre dans l'exercice de ses fonctions ? Sa réponse relève d'un certain virage technologique : « La seule chose qui a été difficile pour moi a été d'entrer de la machinerie et de transformer du fromage avec l'aide de celle-ci,

lorsqu'on a commencé à avoir des volumes plus intéressants. Mon père était contre cette machinerie et il a fallu que je devienne un peu menteur auprès de lui ; je pense que le bon Dieu m'a donné l'absolution de lui avoir menti : j'achetais des machines et je lui disais qu'on me les avait prêtées, tout en lui demandant de les essayer et en lui laissant savoir que, si ce n'était pas bon, on les mettrait dehors. Pour sa part, c'était un véritable artisan, mais on ne pouvait pas continuer à travailler d'une façon manuelle. »

Et puis, les années 2000 se sont pointées, alors que l'expansion se poursuivait et que la réussite demeurerait au rendez-vous : « D'année en année, on avait des défis à relever, mais les décisions qui s'imposaient se sont toujours prises au bon moment. » Lino Saputo, avec tout son bagage d'expérience en affaires, demeure

convaincu d'une chose : « J'ai toujours dit que les succès de l'entreprise, c'est d'avoir les bonnes personnes à la bonne place et de prendre les bonnes décisions au bon moment. »

Il situe l'importance du capital humain : « Je me vante de pouvoir affirmer que Saputo a commencé avec trois personnes, mon père, ma mère et moi ; aujourd'hui, avec 10 500 employés, nous avons maintenu ce même esprit familial qu'au début. Il est primordial dans une entreprise de donner un sentiment d'appartenance et une certaine fierté à tous ces gens ; quand ils entrent au travail le matin, c'est pour donner le maximum et c'est ce qui fait toute la différence. Il faut s'occuper de ses employés comme s'ils étaient ses enfants. »

Collaborateur  
Le Devoir

## GRANDS MONTRÉALAIS

DEPUIS 1978

## Au panthéon montréalais

Depuis 1978, ils auront été 122, hommes et femmes, déclarés au fil des ans Grands Montréalais. En 2012, quatre noms s'ajouteront à cette prestigieuse liste.

Ils forment une Académie, celle des Grands Montréalais. Et, chaque année, certains d'entre eux se réunissent, s'adjoignant de «grands partenaires» et des membres du conseil d'administration de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain pour inviter quatre personnalités à fréquenter leur cénacle.

Au terme d'un vote, quatre personnalités, venant respectivement des secteurs économique, culturel, social et scientifique, seront ainsi reçues au sein de l'Académie.

Initialement, en 1978, c'est au CN que revenait l'initiative d'avoir créé un gala pour rendre hommage à 19 Montréalais. La Chambre de commerce du Montréal métropolitain se joignait à l'entreprise en 1984 pour assurer la tenue annuelle de l'événement. Enfin, en 1988, naissait l'Académie.

Et ce soir, au Palais des congrès, après le dévoilement d'un panthéon qui inscrira en ce lieu les noms des divers lauréats, l'Académie comptera en son sein 126 membres.

**1978**

Iole Appugliese (1912-1971)  
Pierre Béique (1910-2003)  
Gilles Carle (1929-2009)  
Ludmilla Chiriaeff (1924-1996)  
Camille A. Dagenais  
Pierre Dansereau  
Jean Drapeau (1916-1999)  
Jean-V. Dufresne (2000)  
Gérard Fautoux (1900-1980)  
Armand Frappier (1904-1991)  
Alphonsine Howlett (1913-1992)  
André Langevin  
Guy R. Legault  
Iona Monahan (1923-2006)  
J. Alphonse Ouimet (1908-1988)  
Alfred Pellan (1906-1988)  
Gérard Plourde (1916-2004)  
Sam Pollock (1925-2007)  
Harry J. Stern (1897-1984)  
Michel Tremblay

**1979**

Michel Bélanger (1929-1997)

**1980**

Thérèse Casgrain (1896-1981)

**1981**

Paul David (1919-1999)

**1982**

Charles Bronfman  
Charles Dutoit

**1984**

Paul Desmarais  
Phyllis Lambert  
Pierre Elliott Trudeau (1919-2000)

**1985**

Yvette Brind'Amour (1921-1992)  
Bernard Lamarre  
Cardinal Paul-Émile Léger (1904-1991)

**1986**

Jean Béliveau  
Phil Gold  
Paul Paré (1922-1996)

**1987**

A. Jean de Grandpré  
Jean Duceppe (1923-1990)  
Brenda Milner

**1988**

David M. Culver  
Père Marcel de la Sablonnière (1918-1999)  
Maryvonne Kendergi

**1989**

Laurent Beaudoin  
Gratien Gélinas (1909-1999)  
Liliane M. Stewart

**1990**

Denys Arcand  
Claude Castonguay  
Sœur Denise Lefebvre (1907-1993)

**1991**

J. V. Raymond Cyr  
Antonine Maillet  
Jeanne Sauvé (1922-1993)

**1992**

Jean Coutu  
John P. Humphrey (1905-1994)  
Robert Lapalme (1908-1997)

**1993**

Alexander Brott (1915-2005)  
Jeannine Guindon (1920-2002)  
Eugene N. Riesman

**1994**

Charles Daudelin (1920-2001)  
Maurice L'Abbé (1920-2006)  
Pierre Péladeau (1925-1997)

**1995-1996**

Gretta Chambers  
Arlette Cousture  
Serge Saucier

**1997**

André Bérard  
Alan B. Gold (1917-2005)  
Gilles Lefebvre (1922-2001)

**1998**

Daniel Gauthier  
Alexander Kennedy Patterson  
Paul M. Tellier

**1999**

Francesco Bellini

Roger Gaudry (1914-2001)  
Albert Millaire

**2000**

Jacques Genest  
Andrée Lachapelle  
Jean C. Monty  
Maurice Richard (1921-2000)

**2001**

Jacques Bougie  
Guy Laliberté  
Charles R. Scriver  
Michèle Thibodeau-Deguire

**2002**

André Caillé  
Emmett Johns  
Robert Lacroix  
Dominique Michel

**2003**

Serge Godin  
Yves Lamontagne  
Huguette Oigny  
Charles Taylor

**2004**

Denis Brott  
André Chagnon  
William Feindel  
Daniel Langlois

**2005**

Paul Desmarais fils  
Margaret Lock  
Henry Mintzberg  
Alain Simard

**2006**

Robert Charlebois  
Pavel Hamet  
Jocelyne Monty  
Henri-Paul Rousseau

**2007**

Denise Filiatrault  
Paul Gérin-Lajoie  
Jacques Lamarre  
Hubert Reeves

**2008**

Peter Howlett  
Rémi Marcoux  
Heather Munroe-Blum  
Denise Robert

**2009**

Lise Bissonnette  
Sœur Nicole Fournier  
L. Jacques Ménard  
Balfour M. Mount

**2010**

Yvon Deschamps  
Hélène Desmarais  
Gilles Julien  
Claude Montmarquette

**2011**

Aldo Bensadoun  
Frédéric Back  
Pierre Fortin  
Sid Stevens

*Le Devoir*

## Par amour pour Montréal

Michal et Renata Hornstein ont récemment offert au Musée et à Montréal leur collection exceptionnelle de maîtres anciens. Ces personnalités « bigger than life » ont ainsi contribué à enrichir considérablement notre patrimoine national.

Michal et Renata Hornstein sont de fiers Montréalais qui soutiennent plusieurs causes, dont la santé et les arts.

**Merci Michal et Renata !**

**MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTRÉAL**

mbam.qc.ca



CHAMBRE DE COMMERCE DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN  
Le président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, Michel Leblanc, en compagnie de Sid Stevens, nommé Grand Montréalais en 2011.

SECTEUR SCIENTIFIQUE

# Et les insectes voleront toujours...

« J'ai toujours été sur le bord du petit, de l'opprimé, de l'abusé »

Cette année, le Grand Montréalais du secteur scientifique est Georges Brassard. Principalement connu comme un entomologiste hors pair et comme le fondateur de l'Insectarium de Montréal, M. Brassard se décrit comme « un gars populaire, un fils de cultivateur ». Amoureux des insectes, il est également ami des êtres humains. C'est avec honneur, respect et reconnaissance qu'il accepte la distinction qui lui est faite.

JACINTHE LEBLANC

Après une fructueuse carrière comme notaire, Georges Brassard part à la chasse aux insectes autour du monde. Cette aventure dure une bonne vingtaine d'années, à la fréquence d'au moins six mois par an. Pour celui qui a voulu réconcilier les humains avec les insectes par l'éducation et la sensibilisation, la classe animale la plus populaire sur la Terre a toujours fait partie de sa vie, même lors de ses études en droit à l'Université d'Ottawa, où il a voulu faire sa thèse de doctorat sur les abeilles, mais il n'a pas pu. Ambassadeur de son pays et de sa ville, Georges Brassard a ouvert plusieurs insectariums aux quatre coins du monde.

Bien qu'il soit connu pour avoir fondé l'Insectarium de Montréal, M. Brassard précise qu'il a fait bien d'autres choses. Il a aussi créé la série *Insectia*, qui a connu un succès mondial le temps de deux saisons. Cette émission a su éveiller et répondre à un besoin des gens de partout sur la planète, à propos de leur connaissance des insectes. Pour M. Brassard, « c'a sensibi-

lisé beaucoup de monde à l'entomologie, la science qui était ma science, la science des insectes. Et moi, ça m'allait bien de prendre les plus haïs, les plus craints et les plus méprisés. » Il ajoute: « J'ai toujours été sur le bord du petit, de l'opprimé, de l'abusé. Alors, je défends ces causes-là. »

## Un humaniste plus qu'un scientifique

Il trouve drôle l'idée de le classer comme scientifique. Après avoir relaté les différents honneurs qu'il a reçus, dont deux doctorats honorifiques en science de l'Université McGill et de l'Université du Québec à Trois-Rivières, il déclare en toute honnêteté: « Je ne suis pas scientifique pantoute! », suivi d'un rire franc. L'Insectarium, il l'a créé bien plus humanement que scientifique. Et il y a donc la façon dont il se perçoit et celle dont les autres le voient. M. Brassard insiste par le fait même sur la nécessité de souligner la participation de gens qui ont fait et qui font des choses extraordinaires.

L'entomologiste de renommée internationale s'occupe également des enfants qui souffrent d'autisme, de défi-



Georges Brassard, entomologiste et fondateur de l'Insectarium de Montréal

ALLIANCE ATLANTIS

science intellectuelle et de ceux qui vivent dans des quartiers défavorisés, là où ils sont « catalogués comme pourris, pauvres ou pas productifs à partir de l'âge de six, sept ou huit ans », s'indigne-t-il. Il renchérit: « Donnons-leur le temps de vivre et, après ça, ils vont se manifester. » Ce besoin chez les enfants, M. Brassard y répond, par exemple, en donnant des

conférences « de motivation, de prise de conscience, d'éveil à un monde exigeant, mais accessible pour eux malgré les apparences », dans certaines écoles. À son avis, les personnes âgées devraient faire de même, non pas de façon nostalgique, mais bien pour livrer une expérience et une réalité historique du Québec.

Outre le métier de notaire, d'entomologiste et d'acteur,

Georges Brassard est aussi passé par le métier de scénariste. Le film *Le papillon bleu* est basé sur une partie de sa vie, lorsqu'il a emmené un enfant cancéreux en phase terminale pour chasser le fameux papillon bleu. Une fois le papillon attrapé, le petit garçon a guéri du cancer.

« J'ai écrit plusieurs autres scénarios, petits et grands, raconte-t-il. Et mes scénarios po-

gnent. Ça donne toujours des bonnes shots. » M. Brassard est aussi pilote d'avion, ce qui lui a permis de vivre une vie de rêve pendant les étés québécois, lui qui détestait la neige. « Je pilotais ma machine, je pêchais des dorés, j'avais une vie de rêve, se remémore-t-il. J'allais à la pêche au moins 50 à 100 jours par été et automne. Après ça, je retournais à la chasse aux insectes un peu partout. »

Parmi ce qu'il a aspiré à accomplir, mais sans jamais y parvenir, se trouve le rêve d'être ministre de l'Environnement. « C'est un ministère où je me serais senti bien motivé et capable de faire ça. » Il ne s'est présenté qu'une fois, « pour le Parti conservateur, il y a quarante ans », précise-t-il, mais il n'a pas gagné.

Ces temps-ci, il est un conférencier très recherché. Il possède à son actif 27 sujets de conférence. Il travaille aussi à l'écriture de romans. Rien n'est encore publié, « mais ça s'en vient », assure-t-il. Un autre projet qui s'en vient, c'est celui d'un reptilium à Trois-Rivières. Selon M. Brassard, pour rivaliser avec Montréal et Québec, Trois-Rivières doit se distinguer de ce qui se fait déjà. Il ne remplace pas tout, « mais un des éléments de reconstruction du nouveau Trois-Rivières pourrait commencer par un reptilium ». Ce qui, pour lui, a du sens, puisque c'est comme un retour à la terre, à ce qui rampe.

Collaboratrice  
Le Devoir

INSECTARIUM DE MONTRÉAL

## Une métamorphose est annoncée pour 2015

La plus grande classe animale a un lieu bien à elle

Le 7 février 1990, les Québécois ont inauguré un musée entièrement consacré aux insectes: l'Insectarium de Montréal. Son fondateur, Georges Brassard, avait à l'origine l'idée de réconcilier les humains avec les insectes. Cela passait en partie par un musée d'éducation populaire qui soit accessible aux enfants comme aux adultes. En 2011, l'Insectarium s'est refait une beauté en misant sur la biodiversité des insectes. Et une grande métamorphose est prévue vers 2015.

JACINTHE LEBLANC

« Moi, j'ai voulu réconcilier les humains avec une classe qui a beaucoup de classe, la classe des insectes, raconte d'entrée de jeu le sympathique entomologiste. Pour ce faire, je suis allé leur bâtir un temple, pas une cathédrale. Un temple. C'était un insectarium. »

Georges Brassard a toujours eu un penchant pour les tout-petits, pour les plus opprimés. Dans les débuts de sa carrière d'entomologiste, les insectes étaient méprisés et dédaignés par les Québécois. Il en a vu de toutes les sortes: « Des gens qui appelaient ça "bibittes", des gens qui n'avaient aucune éducation, qui

n'étaient pas intéressés par les insectes, qui riaient des insectes, qui avaient peur des insectes. Je suis parti de loin », se souvient-il. Et pourtant, pour les amener à comprendre, à aimer et à respecter les insectes, il a mis sur pied l'Insectarium de Montréal en 1990.

À travers différentes actions de diffusion, de conservation, d'éducation et de recherche, l'Insectarium de Montréal cherche à sensibiliser les visiteurs aux insectes, à leurs rôles et à leur importance dans les nombreux écosystèmes. Pour y parvenir, le musée a mis sur pied différents événements annuels, comme *Croque-insectes*, de 1993 à 2005, *L'Odyssée des monarches*, depuis 1994, ou encore *Papillons en liberté* depuis 1998.

## Un vent de fraîcheur

Bien content que la mission d'origine ne soit pas perdue de vue avec les modifications apportées à l'Insectarium en 2011, le fondateur du musée se dit très satisfait du décor et du changement. Il apporte toutefois quelques critiques. M. Brassard souligne l'importance, en muséologie, de modifier l'Insectarium tous les dix ans au maximum. L'ajout aussi de nouveaux éléments chaque année assure une captivité constante pour les visiteurs, selon l'entomologiste.

En dépit de tout, Georges Brassard constate avec joie l'évolution dans le rapport entre les



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'Insectarium de Montréal veut sensibiliser ses visiteurs à l'importance des insectes dans nos écosystèmes.

individus et les insectes. « De plus en plus, les gens refusent d'utiliser le mot "bibitte" », précise-t-il. Ce n'est qu'une expression, mais elle témoigne du respect qui est désormais accordé à la plus grande classe animale.

En moyenne, l'Insectarium de Montréal reçoit 350 000 visiteurs par année. De plus, le

musée propose une approche unique, soit une approche entomoculturelle. La science, les arts et la culture servent d'angle pour aborder le monde des insectes.

Collaboratrice  
Le Devoir

CHAMBRE DE COMMERCE  
DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN  
BOARD OF TRADE OF METROPOLITAN MONTREAL

2012

La Chambre de commerce du Montréal métropolitain est heureuse de dévoiler, ce 22 novembre, dans le cadre des célébrations liées à son 190<sup>e</sup> anniversaire, un lieu permanent qui immortalisera les réalisations remarquables des Grands Montréalais d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

La communauté d'affaires invite la population à visiter en grand nombre la Constellation des Grands Montréalais, dans le Hall Jean-Paul-Riopelle du Palais des congrès, afin de mieux connaître ceux qui ont façonné, qui façonnent et qui façonneront notre métropole.

WWW.GRANDSMONTREALAIS.CA

## DÉVOILEMENT DE LA CONSTELLATION DES GRANDS MONTRÉALAIS

Partenaire fondateur de la Constellation :

**BMO** Groupe financier

CRÉATEURS D'AFFAIRES